

« Jardin d'octobre »

Suzanne Paradis

Urgences, n° 16, 1987, p. 78-79.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/025402ar>

DOI: 10.7202/025402ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Suzanne Paradis JARDIN D'OCTOBRE

Sous l'averse, les ombres
s'effondrent, les fleurs
se meurent

Elles fondent leurs couleurs
à celles des feuilles mortes. Ou sont-ce
les pierres qui fleurissent

comme l'âme des vieux textes
que la voix des absents
réveille

De plus en plus ma bouche
s'empierre
et les os de mes frères

ressemblent à des fleurs
Vision du ciel peut-être
ou magie d'Angkor Wat

Ou suis-je au coeur nocturne
d'une cité qui n'existe
ni ici ni ailleurs

parmi les hommes? J'y pénètre
à tâtons sous la pluie, par
la poésie des runes

Aucune poésie ne se prête à la traduction. On dirait même que chaque poème s'efforce plutôt d'échapper à cette forme de sollicitation. Aussi n'ai-je cherché à traduire que la poignante mélancolie qui m'a saisie à la lecture de «Rock Garden: October». La copie que j'envoie est la septième version et s'écarte considérablement de ma première tentative qui cherchait à «rendre mot pour mot» et à respecter le rythme de l'original. Tout ce que j'ai pu respecter, c'est l'usage des tercets et de certaines rimes ou sonorités assonantes intérieures, pas les mêmes évidemment, mais visant le même effet, à la fois visuel et auditif.

La forme interrogative m'est venue spontanément pour reproduire l'atmosphère de doute et d'illusion créée en anglais par la forme affirmative. Autre effort pour rendre le contenu incernable, plutôt que le contenant. En français - langue de clarté et d'exactitude - la mention de l'heure (sixième tercet) risquait de renvoyer le lecteur à sa montre, bien plus que de le plonger dans le mystère de la nuit. En me relisant, je crois qu'il est évident que le poème de Doug m'a plongée dans l'abîme qui nous guette à la vue des lieux historiques, des tombeaux que les siècles ont construits autour de morts puissants, chargés de nous rappeler la précarité et l'illusoire de la vie. La beauté de Angkor Wat mérite plus que la simple mention qui en est faite; mais telles sont les limites du poème que j'ai ajouté le mot «magie» pour prolonger le charme de l'évocation. Comme le mot «poésie» s'est introduit de lui-même dans le tercet final, après avoir traîné entre les lignes, la seule réponse sans doute à la méditation et à l'interrogation du poète, témoin vivant, médusé par l'étrange spectacle, impuissant à s'en détourner: sa propre défiguration.

P.S. Dommage qu'on n'ait pas pensé à offrir au traducteur un ouvrage de Doug, histoire de le faire mieux connaître, et de mieux rendre son univers. Je suis, hélas, parmi les malheureux qui ne l'ont pas lu.